

LES JUIFS: PEUPLE ÉLU? PEUPLE HAÏ? UNE CONDITION PARADOXALE

Par le Dr. Evelyne Kenig et le
Prof. Léon Poliakov***

RESUMO: A concentração de judeus ficou sendo, ao longo dos séculos, o melhor instrumento para sua sobrevivência. Eles formavam uma minoria que nem sempre podia fugir ou reagir à violência. A terceira solução que prevalecia era a multiplicação das barreiras e obstáculos para protegerem-se e criarem lendas para manterem sua crença no sentido da vida. Assim surgem as "juderias" e os guetos da Europa, construídos pelos próprios judeus. A Lei Talmúdica, porém, não conseguiu preservá-los da obstinação dos assassinos. Cada vez que ocorre uma catástrofe pior que a anterior, reaparece a necessidade da religião e as justificativas para as desgraças. Podemos comprovar instantes em que nenhum mito ou determinação rabínica conseguiram prevenir um massacre. Por outro lado, nenhum povo, como o israelense, pode salvar-se por si só: ele precisa mudar seu relacionamento com os outros. Portanto, o destino dos judeus parece estar estreitamente vinculado ao destino da humanidade, precisando chegar-se a um entendimento dos interesses comuns a todos.

PALAVRAS-CHAVE: anti-semitismo, racismo, religião, marranos, identidade.

Tous les travaux sur l'antisémitisme sont grevés par les ambiguïtés, voire les pièges de la terminologie. En effet, il est d'usage de parler de l' "antisémitisme chrétien", ou de celui de l'Antiquité, ce qui est absurde, puisque la connotation raciste du terme est évidente. Or, les hiérarchies raciales n'ont surgi qu'au XVIIIe siècle. Dans d'autres langues, les termes génériques de "judeophobie", "Judenhass" ou "Ioudofobia" y suppléent, mais en France, le terme équivalent de "judéophobie" ne figure même pas dans le Grand Robert.

Cependant, la difficulté majeure reste la distinction entre antisémitisme et antisionisme? Naguère, lorsque le premier vocable était interdit dans les pays ex-communistes, le second servait, comme on le sait, de synonyme. Depuis quelques années, ce n'est plus le cas. Quant à l'Occident, comment sonder, à chaque occasion, les reins et les coeurs? Il suffira de rappeler qu'en juin 1992,

* Université de Paris 3.

** Université de Paris 3.

pendant la guerre du Liban, lorsque les généraux israéliens s'abstinrent d'intervenir, laissant les phalangistes chrétiens, dont le chef venait d'être assassiné, massacrer à titre de vengeance quelques centaines de Palestiniens, la fureur antisémite des médias, notamment en Allemagne, fut telle que la comparaison entre Juifs et Nazis devint un lieu commun, à l'échelle planétaire. Il est donc licite d'évoquer une résurgence de l'antisémitisme.

On peut observer une confusion plus générale du même genre, car le terme même de "racisme" fait croire à nombre d'esprits simples qu'il effectivement pour cause des races humaines, de valeur inégale, dont l'existence ne ferait aucun doute. Maintes propositions ont été faites pour remédier à cet état de choses; malheureusement, l'expérience nous a appris qu'il est impossible de modifier l'usage de la langue et c'est pourquoi on se servira de la terminologie coutumière, pour insuffisante qu'elle soit.

Les tragédies de notre siècle débutèrent par deux guerres effroyablement meurtrières, dont la seconde eut pour effet tragique et symbole un génocide. Toutes les valeurs humaines s'en trouvèrent bouleversées. Dans la foulée, de nouvelles tendances païennes, à l'exemple allemand, finirent leur apparition. Elles se manifestèrent surtout en Russie, mais s'esquissèrent aussi aux Etats-Unis et ailleurs. Il conviendrait d'y ajouter, à l'échelle du monde entier, la nette multiplication des sectes de tout ordre. C'est à la lumière de ces cultes hétérogènes et multiples, caractéristiques de notre "fin de siècle" désenchantée et angoissée, que se perçoit désormais l'antisémitisme.

Si les spéculations sur l'avenir sont incertaines et troubles, le passé lointain fait lui aussi l'objet de contestations. Ainsi, l'ancêtre Abraham est pour de nombreux auteurs un personnage mythique; il reste qu'un nomade du Proche-Orient se dressa à une époque indéterminée contre une coutume pratiquée sur tout le pourtour de la Méditerranée et décida de mettre un terme aux sacrifices humains. On imagine bien que plusieurs membres de sa tribu durent s'élever contre cette innovation de taille et on peut qualifier ces adeptes de la coutume ancienne et dominante de premiers "assi militeurs".

Par ailleurs, c'est à Moïse, figure aux contours plus nets, qu'on attribue la législation selon laquelle les Juifs devaient être un "peuple à part" (*Nombres*, XXIII-9) e, partant, un peuple asocial, dont le genre de vie devait indigner les auteurs anciens les plus illustres. C'est ainsi que Sénèque, au premier siècle de notre ère, prophétisait, si l'on peut dire, que la "race maudite" des vaincus allait imposer ses lois aux vainqueurs¹. Encore plus

1 Th. Reinach, *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*. Paris, 1895.

explicite, Tacite écrivait: "Tout ce que nous rêverons leur est en horreur; en revanche, tout ce qui est impur chez nous leur est permis (...) Ils regardent comme un crime de tuer un seul des enfants qui naissent; ils croient immortelles les âmes de ceux qui meurent dans les combats ou les supplices; de là, leur amour d'engendrer et leur mépris de la mort". Selon lui, un autre de leurs péchés était d'avoir engendré le christianisme, ce qu'il importait de châtier, car "les Chrétiens étant sortis des Juifs, la racine une fois arrachée, la tige périrait plus facilement"².

Au début du IV^e siècle, lorsque l'empereur Constantin I se convertit et propagea le christianisme parmi ses sujets, il traduisit dans les faits la prédiction de Sénèque. Peu après, le Père de l'Eglise le plus célèbre, Augustin, élabora la doctrine paradoxale d'après laquelle les Juifs devaient être soumis à un statut d'aviilissement mais bénéficier de protection pour leur vie et pour leur culte, en leur qualité de "peuple-témoin de la Crucifixion". Il s'agissait ainsi de les faire attester de la vérité du christianisme et de l'erreur du judaïsme. Aussi bien, par la suite, de siècle en siècle, l'Eglise s'employa-t-elle à protéger les Juifs qui eurent souvent l'occasion de s'adresser aux souverains pontifes en dernier recours.

D'une manière générale, la condition juive au Moyen-Age fut loin d'être marquée du même sceau tragique: elle fut certes assombrie par des massacres sporadiques, d'absurdes procès de meurtre rituel et de maints autres délires mais, le plus souvent, les Juifs vivaient en bonne entente avec les chrétiens et exerçaient, exception faite de l'agriculture, les mêmes métiers qu'eux. En outre, même les prêteurs sur gages jouissaient de la protection des autorités et servaient souvent de prête-noms à des chrétiens fortunés. Comme l'indique l'historien Jacques Heers, "les prêts à intérêts furent largement pratiqués en toutes sortes d'occasions, à la ville comme à la campagne, par des hommes de toutes professions qui se situaient à des niveaux de fortune et de renommée fort différents"³.

En revanche, l'Eglise grecque orthodoxe, que s'était abstenue de canoniser saint Augustin, rejeta sa doctrine. De ce fait, les premiers tzars refusèrent d'admettre les Juifs sur leurs terres et, lorsqu'au XVIII^e siècle, la Russie impériale annexa à l'ouest divers territoires déjà peuplés de Juifs, ceux-ci furent soumis à de sévères lois d'exception.

On peut d'autre part rapprocher le domaine islamique de la catholicité car les "peuples du livre", c'est-à-dire les Juifs et les chrétiens, y furent

2 Ibid.

3 HEERS, Jacques. *Le Moyen-Age, une imposture*. Paris, 1992. POLIAKOV, Léon. *Les banquiers juifs et le Saint-Siège du XIII^e au XVII^e siècles*. Paris, 1971.

tolérés également, moyennant d'humiliantes dispositions à leur rencontre. Ainsi donc, dans les régions où, en dépit de massacres occasionnelles, voire de conversions forcées, les fidèles de la loi de Moïse purent "croître et se multiplier", en revanche, dans les régions païennes, où rien de tel n'existait, en particulier en Chine et en Inde, l'assimilation fut un phénomène courant, avec pour résultat la quasi-extinction du judaïsme dans le premier cas et, dans le second, la guerre civile indienne de 1947 aidant, l'émigration des ultimes Juifs résiduels⁴.

Dans les cases des États-Unis, l'époque contemporaine est riche en sectes diverses, plus ou moins écologiques et New Wave, dont la prolifération laisse mal augurer de l'avenir du judaïsme américain. Une de ces sectes partage la population américaine en "Européo-Américains", c'est-à-dire la grande majorité, et Amérindiens de souche, dont elle voudrait adopter, par une pulsion idéalisante de retour aux sources, les coutumes et les croyances. Du reste, on sait que les sectes et mouvements spirituels les plus variés tendent à se multiplier partout, qu'il s'agisse de l'Église de Scientologie ou du culte du Vandou.

Hollywood et le monde du cinéma semblent être devenus un autre foyer de contamination pseudo-spirituelle. Dans un ouvrage récent sur la culture populaire et la guerre qui a été déclarée aux valeurs traditionnelles, on découvre que les recettes des cinémas ne cessent de diminuer et l'on tente de contrebalancer cette perte de profit en multipliant les productions à caractère érotique ou scandaleux. Le retour du paganisme s'instaure: tel film dépeint le roi David sous les traits d'un provocateur athée et, d'une manière générale, le persiflage du christianisme est un thème très en vogue. Adultères et trahisons sont des sujets de scénario inépuisables. Quant au crime organisé et à la Mafia, ce sont des thèmes qui ont toujours fait recette mais notre époque les utilise plus crûment. L'auteur de l'ouvrage en question indique dans sa conclusion que "la vision du monde élaborée par la culture populaire propage une insécurité et une paranoïa qui, à leur tour, conduisent à la montée des activités criminelles"⁵.

Depuis la chute des hégémonies idéologiques, politiques, géographiques et culturelles, les religions et le phénomène religieux en général sont fréquemment invoqués. On parle tantôt du besoin fondamental de religion de tout être humain, tantôt, sur un plan plus sociologique, du retour prévisible du religieux. Il semble utile d'évoquer l'exemple de

4 Indications fournies à Monsieur Léon Poliakov par le Professeur Henri Atlan.

5 MEDVED, Michael. *Hollywood vs. America: popular culture and the war on traditional values*. New York, 1992.

quelques personnalités qui ont tenté de se démarquer de la dimension religieuse et institutionnalisée du judaïsme sans pour autant rompre avec leur communauté d'origine. Il s'agit de figures emblématiques qui illustrent les difficultés de cette entreprise et le rejet qui en découle souvent.

Sous ce rapport, rien n'est plus suggestif que l'histoire dramatique des Marranes ou ex-Marranes.

Le plus illustre d'entre ces derniers, Baruch Spinoza, fut excommunié il y a près de 340 ans, le 27 juillet 1656, par la communauté juive d'Amsterdam, après, une procédure aussi solennelle qu'exceptionnelle dans l'histoire juive, le "herem". Cette excommunication fut prononcée par un tribunal rabbinique et lui interdit de fréquenter les lieux juifs consacrés. En outre, il s'agissait d'interdire aux autres Juifs de le rencontrer et de lire ses écrits. Spinoza se métamorphosa donc en "mort" social et intellectuel aux yeux de la communauté d'Amsterdam. Cette exclusion suivit de quelques 25 ans le suicide d'Uriel da Costa, victime de son existence tourmentée, après une série de virevoltes religieuses entre christianisme, judaïsme et marranisme et de multiples repentirs publics imposés et atrocement humiliants. Un autre contemporain de Spinoza, le médecin et philosophe Juan Daniel de Prado, fut aussi banni de la communauté juive d'Amsterdam par une mesure de "herem".

Les trois hommes avaient en commun leur origine marrane et leur redécouverte de leur ascendance juive après que leurs familles eurent long-temps vécu une sorte de judaïsme clandestin hybride, sous des dehors chrétiens imposés par la répression inquisitoriale en Espagne et au Portugal. Tous trois éprouvèrent la nécessité de se plonger dans l'étude du judaïsme dont ils n'acceptèrent cependant pas toutes les normes et tous les impératifs: Da Costa rejeta la valeur sacrée de la tradition orale; De Prado remit en question la théologie juive au profit du rationalisme naissant de son temps et Spinoza devint l'avocat d'un déisme panthéiste à dimension universelle, issu à la fois d'une profonde intériorisation des valeurs chrétiennes et des principes hérités du judaïsme portugais. Le milieu du XVII^e siècle vit le développement de tendances nouvelles processus de sécularisation, critique biblique, naissance de la science naturelle, début des Lumières prémices de l'Etat démocratique libéral. Dans ce contexte, les marranes subissent une triple aliénation: d'abord, lorsqu'ils s'identifient aux Juifs comme peuple élu de Dieu et partagent leur exil et leur souffrance. Puis, Juifs d'intention sinon de réalité, ils souffrent de leur absence de conformité au plus profond et au plus authentique de leur existence. Enfin, exilés parmi les nations en tant que Juifs, ils se retrouvent aussi exilés parmi les Juifs eux-mêmes. Les marranes sont donc le fruit d'un processus complexe d'hybridation que les rabbins

acceptaient avec peine. Leur identité semblait incertaine, brouillée, fausse, superficielle puisque seule une minorité judaisait, qu'une grande partie était devenue sincèrement chrétienne et que le dernier groupe, déraciné par définition, était poussé vers une espèce de relative laïcité.

Les marranes apparaissent bien comme des Juifs paradigmatiques car, pour Spinoza⁶, leur situation entraîne l'homologie structurelle des Juifs et des Marranes et l'appartenance de Spinoza lui-même, en vertu du "nom universel", à ces deux catégories et sa participation à leur commune destinée. Les marranes subissent un double rejet: ils sont rejetés comme Juifs par les chrétiens, même s'ils se sont convertis, et ils sont rejetés comme idolâtres par les rabbins, même si ce sont des judaisants secrets. Minoritaires en leur temps, ils connaissent un sort commun, l'exclusion. Dans le contexte historique de la communauté juive d'Amsterdam vivant repliée sur elle-même, la contradiction entre le désir d'appartenance ou d'affiliation historique à une collectivité et les choix individuels opposés aux normes religieuses imposées par cette collectivité était très difficile à assumer et elle fut résolue par le "herem".

A l'époque contemporaine, la problématique n'a rien perdu de son acuité. Ainsi, Genshom Scholem, le grand artisan du renouveau des études juives, qui entreprit d'étudier de manière scientifique la tradition mystique (la Kabbale), faisait remarquer, non sans raison, qu'un Juif laïc est nécessairement un Juif conflictuel. Ce qui a été récemment confirmé par le grand historien juif Yosef Yerushalmi, qui a établi que nul autre que Sigmund Freud, cet athée militant, avait dissimulé sa vie durant que son père, un Juif orthodoxe, lui avait enseigné l'hébreu et les fondements de la religion ancestrale; il lui est même arrivé de prétendre que ce père fut un "voltairien"⁷. Au surplus, la haine du génial créateur de la psychanalyse pour la tradition juive allait si loin qu'après son mariage civil avec Martha Bernays, en Allemagne, il songea un moment, afin d'éviter un mariage religieux, indispensable en Autriche de se convertir au catholicisme; c'est son ami et aîné Josef Breuer qui l'en dissuada. Les liens de Freud au judaïsme sont aussi illustration de la difficulté à se revendiquer comme Juif en dehors du cadre religieux. Freud a baigné toute sa vie dans un milieu familial et social juif, il a fait partie d'associations comme le Bnai Brith et d'autres cénacles Juifs.

Il s'est nourri de la Bible et de ses grandes figures et, comme il l'a écrit lui-même, il s'est montré "solidaire de son peuple". Pourtant, malgré un

6 VEL, Yirmiyahu. *Spinoza, le marrane de la raison*. Paris, 1991.

7 YERUSHALMI, Yosef. *Freud's Moses: Judaism terminable and interminable*. Yale, 1991.

enracinement profond dans la judéité, il se présentait, on ne s'en étonnera pas, comme un "Juif infidèle" qui serait "étranger à la foi de ses pères". Nous ne pouvons que constater la difficulté qu'il a à tenir cette double place, de Juif et d'athée. Pris dans les contradictions de son identité culturelle, il cherche jusqu'à la fin de sa vie à éclaircir la nature de l'identité juive et la sienne en particulier. Peut-être était-ce pour lui une sorte de "continent noir" avec "je ne sais quoi de miraculeux... inaccessible à toute analyse"⁸.

Nous avons vu que le Juif devait souvent affronter une double et difficile identité. Le nom juif a parfois cessé d'être substantif pour devenir adjectif, le rattachant ainsi à un passé de traditions perdues et de persécutions toujours possibles. Parfois, le Juif dit "assimilé", qu'il participe ou non aux grands rites religieux de la communauté, croit trouver la plénitude en superposant son identité confessionnelle à son identité nationale. Parfois, bien que détaché de la croyance mosaïque, faiblement enraciné dans la culture nationale et rejeté par le nationalisme antisémite, il cherche sa vérité dans une humanité qui transcende frontières et nations et se dévoue à un universalisme idéal où certains ne voient qu'un cosmopolitisme déraciné, voire le produit d'un complot judeo-bolchevick.

Reste enfin la conscience d'appartenir à une lignée minoritaire, rejetée, humiliée, persécutée, mais cette particularité, au sein de la culture humaniste, a cessé d'être particulariste: au contraire, elle rend plus sensible à l'humiliation, au rejet, à la persécution que subissent les Noirs, les Arabes, les Gitans, et, plus généralement, à toutes les offenses faites à l'individu dans son identité même. La Seconde Guerre Mondiale a profondément bouleversé les données de l'identité juive. L'énormité de la persécution, devenue systématiquement exterminatrice en 1942, donné à l'ensemble des Juifs, qu'ils soient assimilés ou non, le sentiment de participer au même indicible destin.

Certes, l'atrocité du sort fait aux Juifs, le discrédit des attitudes antisémites traditionnelles qui sont apparues comme intrinsèquement liées au nazisme ont créé une vague immunologie à l'antisémitisme dans le corps politico-social des pays occidentaux. Corrélativement, le monde occidental connaît un certain déracinement, voit ses nationalismes s'atténuer et renaitre au gré des conflits, découvre le renouveau des mouvements de réfugiés et d'exilés nomades. Tout semble favorable à l'accentuation et à la généralisation de l'assimilation des Juifs dans une après-guerre qui voit les mécanismes de rejet perdre de leur virulence. Mais une période charnière a laissé une marque indélébile au cœur de l'identité du juif assimilé: Vichy avait rejeté hors du cadre rassurant de l'identité française ceux qui s'étaient

8 GAY, Peter. *Biographie de Freud*. Paris, 1990.

crus intégrés de manière irréversible. la persécution de l'occupant avait rejeté toute humanité juive hors de l'humanité. La machine exterminatrice, incarnée dans Auschwitz, avait voué toute substance juive au néant. Une bonne partie des Juifs de cette période ne purent trouver le noyau de leur identité que dans l'extermination même de cette identité et leur différence, devenue irréductible comme le néant, n'aura plus que cette référence devenue obsessionnelle. D'autres furent capables de repartir de l'an zéro d'Auschwitz pour s'accrocher au sionisme, à Israël ou à la religion de Moïse.

C'est donc le nazisme qui, en entreprenant de massacrer les Juifs, ressuscita *de facto* le peuple juif. Certes, le sionisme était en marche, mais au cours des années 1930, la Grande-Bretagne favorisait de plus en plus les Arabes, et c'est la tragédie de la Shoah qui rallia les grandes puissances, y compris l'Union Soviétique, qui fit pencher en 1947-48 la balance en faveur des Juifs. On a déjà constaté l'existence de la dialectique antisémitisme/sionisme où les antagonistes semblent oeuvrer dans le même sens: isoler les juifs parmi les nations, négativement dans la perspective antisémite que leur retire tout droit individuel et national, positivement dans la perspective sioniste qui leur donne une nation à eux.

Pauvres Juifs! Ceux qui les accusent depuis des siècles de rechercher l'argent ou le pouvoir se trompent lourdement: ils sont avant tout préoccupés de survivre... Lorsqu'ils boivent de compagnie, ils se disent: "Lekhaim!", c'est-à-dire "à la vie!". Interrogés, ils proclament fièrement leur amour de la vie. Or, celle-ci ne cesse de les trahir plus ils la courtisent, plus elle les fait souffrir. Depuis longtemps, les Juifs se racontent la même histoire réconfortante, tel un malade chronique et ceux d'entre eux qui respectent tous les commandements du Talmud semblent y réellement: ils auraient été choisis par Dieu pour remplir une mission infiniment délicate auprès de l'humanité. C'est une tâche difficile, périlleuse, mais rien de vraiment grave ne peut leur arriver puis qu'ils ont passé un contrat, la fameuse "alliance", avec le Tout-Puissant, lequel ne saurait tromper son peuple. Lors de la crise du Golfe en 1991, Israël, fondé en principe pour sauver les Juifs des griffes des nations, s'est trouvé à son tour, une fois de plus, menacé dans son existence. D'énormes canons irakiens, de fabrication anglaise, bourrés de saletés chimiques, d'origine allemande, furent pointés sur Tel Aviv; des fusées à longue portée, fournies par les Russes et les Français, pouvaient dorénavant atteindre les centres vitaux du petit pays. Ironie de l'histoire: l'Etat d'Israël, dans son ensemble, relayait de Juif errant, bouc émissaire traditionnel des peuples.

Les rabbins d'Israël redécouvrirent alors la prodigieuse parade que l'histoire juive avait déjà servie à plusieurs reprises dans le Livre de Jérémie

(51-1); il s'agissait de l'antique promesse du Seigneur: "Je vais faire se lever contre Babylone (Bagdad) un vent destructeur, on va l'assiéger de tous côtés... exterminer son armée entière". Les Israéliens purent ainsi vaquer à leurs activités quotidiennes: Dieu lui même, une fois de plus, prenait leur destin en charge. De l'autre côté de l'Atlantique, la Bonne Nouvelle fut confirmée par le chef de la grande secte juive des Lubavich, organisation messianique intégriste: "voici venir les temps messianiques, n'ayez pas peur. Aucune blessure ne peut affliger les Juifs, car cette crise annonce la prochaine venue du Messie". La catastrophe se transforma encore en apothéose. En se sauvant, les Juifs allaient sauver l'humanité car le Messie doit venir pour tous les hommes.

Ce retournement mythique d'une réalité impossible à vivre, cet espoir insensé, régulièrement bafoué, constitue l'essence de la tradition rabbinique. Depuis 2000 ans, depuis l'effondrement définitif du pouvoir politique hébreu et le triomphe des sectes christiques et islamiques, les Juifs vivent dans la détresse historique: accusés, saignés, humiliés, menacés, ils sont désignés à la vindicte populaire comme si, intégrés à l'imaginaire collectif, ils y avaient quelque commode fonction symbolique. On s'adresse à leurs fantômes. La trahison permanente de Judas est nécessaire à la gloire éternelle du Christ. Les Juifs polonais, qui constituèrent le dixième de la population, du pays, furent exterminés par les nazis. Qu'importe: le peuple polonais demeure résolument antisémite et M. Walesa n'a pas craint de brandir un jour l'épouvantail juif. Au Japon, où il n'y a jamais eu de Juifs, on importe l'antisémitisme avec la culture européenne, comme le charançon dans le blé...

Contre une condition aussi implacable, que pouvaient les Juifs et les rabbins qui, longtemps, pensèrent pour eux? Que faire devant des menaces de mort? Se battre? Fuir? Minoritaires, la violence leur était quasi interdite, inconnue et ils ne pouvaient pas toujours partir. Une troisième solution s'impose souvent: se terrer sur place et multiplier les barrières... tout en fabulant pour se donner du cœur au ventre. Cet auto-enfermement, pratique et idéal, devint au cours des siècles l'outil le plus sophistiqué de leur survie. Les ghettos européens et les mellahs nord-africains ne sont pas seulement imposés par les Gentils, ils étaient secrétés par les Juifs eux-mêmes. La Loi, c'est-à-dire l'ensemble des prescriptions rabbiniques ajoutées à celles de la Bible, est devenue, avec le temps, presque aussi importante que Dieu même. Les Talmuds sont des recueils de délibérations minutieuses, souvent contradictoires, pour pallier les difficultés de l'existence et l'hostilité du monde.

Mais cette forteresse, intérieure et extérieure, n'a jamais suffi à préserver les Juifs de l'acharnement de leurs persécuteurs. Pire encore, elle

les empêche de vivre, en exaspérant encore davantage l'environnement majoritaire. les conduites obsessionnelles, comme le port de la calotte, augmentent l'étrangeté. Lorsque se déclenche la folie meurtrière des autres, il faut expliquer à nouveau la catastrophe qui frappe malgré toutes les précautions et les efforts de bonne conduite. La Shoah n'est, en somme, que l'ultime avatar d'une longue tragédie et l'exemple absolu de cet effort au long cours et de sa faillite. Etourdis par le coup, les Juifs se sont mis à parler du "silence de Dieu", en réalité d'inintelligibilité, d'absence de toute explication rationnelle. Puis les hommes de religion se sont repris et ont recommencé à offrir le secours de la tradition: dans cette atroce épreuve, Dieu n'a pas abandonné son peuple. Bien au contraire, il s'est agi d'une étape vers la rédemption et l'avènement messianique. On n'omet pas le soupçon de culpabilité, rappelant que les Juifs ont tendance à délaissier le contrat qu'ils ont passé avec l'Éternel. Aussi rude qu'elle soit, la Shoah est un coup de bâton qui les rappelle à leurs devoirs.

Il peut paraître insupportable d'essayer de démêler d'écheveau du mythe malgré les insuffisances et les faiblesses de la réponse religieuse. Pour se rassurer sans doute, les Juifs aiment à dire qu'ils ont un destin exemplaire, représentatif de l'ensemble de la condition humaine. Cela est certainement vrai dans la mesure où ils sont si étroitement intégrés dans la vie des peuples que leur destin est un test de l'état des peuples.

De cette histoire souvent dramatique, on pourrait tirer quelques leçons. Au premier chef, il est possible de dire qu'un peuple qui a perdu le contrôle de son destin est un peuple de victimes en puissance. La Shoah est un moment d'exaspération de l'histoire, un moment de passage à la limite. Aucune prescription rabbinique, aucun mythe n'ont jamais réussi à empêcher un pogrom. En second lieu, l'aventure israélienne contemporaine démontre qu'un peuple, même lorsqu'il est érigé en nation, ne se sauve pas tout seul: il lui faut encore transformer ses relations avec les autres. Cette leçon vaut également pour toute l'humanité. La constitution en nation a sûrement été la meilleure solution pour la plupart des peuples de la planète mais c'est un choix égoïste, un acte de survie, fondé sur la défense des intérêts singuliers de chacun contre tous. Les nations ainsi constituées n'ont jamais cessé de guerroyer les unes contre les autres.

Le salut des juifs résiderait finalement dans la primauté, enfin comprise, des intérêts communs de toute la société humaine réconciliée. Le destin des Juifs apparaît clairement lié à celui des autres peuples, au Moyen-Orient et ailleurs. Il n'est pas question ici de s'opposer à la tradition culturelle du judaïsme qui affirme que tous les hommes sont frères mêmes si, en attendant, ils se consument comme des imbéciles ou des assassins.

ABSTRACT: The self-enclosure of the Jews has become, along the centuries, the best instrument for their survival. They were a minority that couldn't always run away or react with violence. The third solution which used to prevail was the multiplication of barriers and obstacles for protection as well as the creation of myths and legends to keep their belief in the meaning of life. Hence, the "juderias" and the ghettos in Europe were built with great contribution of the Jews. However, Talmudic law was not always strong enough to keep the Jews from murderers' obstination. Every time a worse catastrophe occurred, the necessity of religion and reasons to justify tragic events reappeared. We can verify that no myth or rabbinical law has ever been able to prevent a massacre from happening. Besides, no people, such as the Israeli, can save themselves alone; instead, they need to change their relationships with the others. Therefore, the Jewish destiny seems to be closely related to that of mankind and other peoples', where a common understanding of everybody's interests must be reached.

KEY-WORDS: antisemitism, racism, religion, *marranos*, identity.